

Spiritualité cistercienne

(suite)

Maintenant qu'a été présenté le cadre historique et culturel de la spiritualité cistercienne à ses origines, essayons d'en préciser les caractéristiques principales.

La Lettre du pape Jean-Paul II sur le Rosaire, publiée le 16 octobre 2002, est un texte d'une très grande densité spirituelle. Le verbe « contempler » et ses dérivés - « contemplation » et « contemplatif » - y reviennent 53 fois. Au paragraphe 15, il est dit ceci : La spiritualité chrétienne a pour caractéristique fondamentale l'engagement du disciple à se conformer toujours plus pleinement à son Maître. (...) Dans le parcours spirituel du Rosaire, fondé sur la contemplation incessante du visage du Christ, on est appelé à poursuivre un tel idéal exigeant de se conformer à Lui. Et le pape précise ce qu'il entend par cette expression « se conformer au Christ » : c'est entrer dans la logique du Christ, respirer ses sentiments selon l'idée exprimée par saint Paul dans sa lettre aux Philippiens (2,5) : « Ayez en vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus. » Et au paragraphe 26 de sa Lettre, le pape parle du désir d'être toujours plus pleinement conformé au Christ, et il ajoute : C'est là le vrai programme de la vie chrétienne.

Se conformer au Christ, c'est exactement cela aussi tout le programme de la vie cistercienne. Heureusement d'ailleurs ! La spiritualité cistercienne est donc d'abord et avant tout une spiritualité chrétienne. Si je devais résumer tout notre propos, je reprendrais exactement les mêmes mots que le pape, en changeant seulement l'adjectif : La spiritualité cistercienne a pour caractéristique fondamentale l'engagement du disciple à se conformer toujours plus pleinement à son Maître.

Ceci rejoint ce que dom Ambrose, ancien abbé général oco, rappelait dans sa Lettre de janvier 1977 :

« La vie monastique n'est pas un idéal purement abstrait : c'est une manière particulière de suivre le Christ, de vivre selon son enseignement. Peut-être que, parfois, dans notre empressement à vouloir enseigner une "spiritualité cistercienne", nous perdons de vue qu'elle est d'abord enracinée sur une relation personnelle avec le Christ... »

Ce que les Constitutions de l'Ordre, approuvées par le Saint-Siège en 1990, redisent à leur manière (n° 3, 5) :

« Toute l'organisation du monastère tend à ce que les moines (moniales) soient intimement unis au Christ, puisque seul un attachement d'amour de chacun au Seigneur Jésus permettra aux grâces spécifiques de la vocation cistercienne de s'épanouir. »

Cette spiritualité est baignée de lumière. Elle est comme un vitrail qui ne se révèle tel que lorsqu'il est inondé par la clarté du soleil, non pas qu'il n'existerait pas au cas où le soleil ne viendrait pas lui donner vie, pour ainsi dire, mais parce qu'il n'est fait que pour laisser passer la lumière et lui donner des colorations susceptibles d'être perçues par des yeux humains. Cette « lumière du soleil », c'est évidemment le Christ.

La spiritualité cistercienne est donc avant tout chrétienne, christique, tournée vers le Christ, à qui nous devons être *conformés*. Ce mot est celui-là même qui est fréquemment repris par les auteurs de la période

appelée "âge d'or" de la littérature cistercienne, c'est-à-dire celle qui couvre environ tout le 12^e siècle et même un peu plus. Leur doctrine peut, d'une certaine manière, être présentée tout entière au moyen des dérivés du mot « forme », à savoir : déformé, re-formé, transformé, conformé. Le mot *forma* en latin évoque en effet le thème de la création et de notre re-création en Christ. Comme le dit l'admirable oraison du jour de Noël : « *Dieu a merveilleusement créé (ou formé, selon le texte latin) l'homme, et il a plus merveilleusement encore rétabli (re-formé) sa dignité.* »

Ceci amène à présenter, en guise d'introduction générale, la doctrine de l'image et de la ressemblance.

Image et ressemblance

« *Dieu créa l'homme à son image* », nous dit le livre de la Genèse (1, 27), et le verset précédent avait mis ces mots dans la bouche de Dieu : « *Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance* » (1, 26). À la suite de plusieurs Pères de l'Église, spécialement saint Augustin, les auteurs cisterciens du Moyen Âge ont particulièrement médité ce thème de l'image et de la ressemblance. Ils en ont fait le point d'appui de leur théologie. On pourrait schématiser leur pensée en disant ceci : Dieu – tout part toujours de Dieu pour les auteurs anciens, alors qu'aujourd'hui la réflexion se développe plutôt à partir de l'homme – Dieu, donc, a créé l'homme à son image, c'est-à-dire qu'il a mis en lui un reflet de ce qu'il est, une âme spirituelle qui comporte trois facultés : la mémoire, l'intelligence et la volonté. De fait l'âme humaine, tout en étant indivisible, est capable d'une multiplicité d'actions qui se concentrent, pourrait-on dire, en trois capacités : la capacité de se souvenir, et plus profondément d'avoir conscience de soi, la capacité de réfléchir, de raisonner, et la

capacité d'aimer, de désirer, de vouloir. Il y a donc une seule âme et trois facultés (mémoire, intelligence, volonté) comme il y a un seul Dieu en trois Personnes.

L'âme est donc créée à l'image de Dieu ; cela entraîne comme conséquence qu'elle est « capable de Dieu » (*capax Dei*). Elle a la capacité d'adhérer à Dieu, pour son bonheur :

Aelred de Rievaulx, *Miroir de la Charité*, I, 8-9

« En créant l'univers, Dieu n'a pas seulement donné à l'homme d'être, d'être bon, d'être beau, d'être bien à sa place – comme il l'a donné aux autres créatures – mais, en plus, il lui a donné d'être heureux. (...) D'une telle béatitude, seule la créature raisonnable est capable. Créée à l'image de son Créateur, elle est apte à adhérer à Celui dont elle est l'image. (...) Cette adhésion ne concerne évidemment pas la chair mais l'âme, en laquelle l'Auteur des natures a greffé trois facultés qui lui font posséder l'éternité de Dieu, participer à sa sagesse, savourer sa douceur : ce sont la mémoire, la connaissance, l'amour ou volonté. La mémoire a capacité pour l'éternité, la faculté de connaissance pour la sagesse, la faculté d'amour pour la douceur. En ces trois facultés, l'homme a été créé à l'image de la Trinité : par sa mémoire, il retenait Dieu sans oublier ; par sa faculté de connaissance, il le reconnaissait sans erreur ; par sa faculté d'amour, il l'étreignait sans convoiter autre chose. Il était heureux. À l'origine, les trois facultés étaient donc orientées vers Dieu : l'image était ressemblante. Plutôt que le mot "ressemblance", nos auteurs utilisent celui de "forme". À l'origine, l'être humain a été mis en forme, pourrait-on dire : ses facultés devaient lui permettre de vivre uni à Dieu, "d'adhérer à lui", de "participer à sa sagesse", de vivre de son éternité, de "savourer sa douceur". Et il a également été doté de liberté, ou plus exactement de libre arbitre : c'est-à-dire que l'homme a la capacité de juger, d'évaluer (arbitre) et de se décider à consentir ou

à refuser ce que Dieu lui propose (libre). L'être humain, au paradis, pouvait dire "oui" à Dieu, choisir la voie de la charité, de l'amour ouvert et oblatif, ou bien dire "non", se laisser entraîner par la cupidité, la convoitise, l'amour incurvé sur soi. S'il se laisse mouvoir par la charité, il est en conformité avec Dieu : l'âme image est conforme à son Modèle, elle est ressemblante. »

En fait, l'homme a dit « non » : le péché – les Pères cisterciens rappellent le péché originel – a déformé l'image ; celle-ci subsiste mais elle n'est plus ressemblante. Les facultés de l'âme sont obscurcies, corrompues, déformées :

Miroir de la Charité, I, 13 : « L'oubli corrompt la mémoire, l'erreur aveugle la faculté de connaissance, la convoitise étouffe la faculté d'amour. »

L'homme est alors tombé dans la région de dissemblance – expression qui vient de la philosophie grecque – ou dans la région lointaine – dont parle la parabole de l'enfant prodigue (Lc 15, 13) :

Miroir de la Charité, I, 23 : « Je me suis éloigné de toi, Seigneur, non par un déplacement des pieds mais par un élan de l'âme. En refusant de garder pour toi la substance de mon âme, je l'ai prise pour moi ; et en voulant me posséder moi-même sans toi, je t'ai perdu et je me suis perdu. Et je suis devenu à charge à moi-même, je suis devenu pour moi-même un lieu de misère et de ténèbres, un lieu d'horreur, un pays de famine. Je me lèverai donc et j'irai vers le Père en lui disant : "Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi". »

Mais l'homme ne sait pas, de lui-même, retourner vers le Père. Ce qu'il peut et ce qu'il doit faire, c'est prendre conscience de sa misère, de sa déchéance ; il doit apprendre à se connaître lui-même, c'est-à-dire prendre conscience d'être une image divine déformée, défigurée. Cette connaissance de soi est, du côté de l'homme, le point de départ de tout le mouvement de *reformatio*, re-formation, qui le reconduira vers Dieu. Car Celui-ci n'a pas abandonné sa créature déchue et malheureuse ; Il

l'a re-crée, re-formée, en son Fils par l'incarnation rédemptrice. Ce Fils est la parfaite Image du Père (Col 1, 15) qui va nous réformer à l'image de Dieu en nous conformant à Lui, Jésus Christ.

Miroir de la Charité, I, 14 : « Voici que, par le Médiateur de Dieu et des hommes, l'Homme Jésus-Christ, a été acquittée la dette dont était redevable la nature humaine ; voici qu'a été détruite la cédula (cf. Col 2, 14) par laquelle le cruel orgueil de l'antique ennemi nous retenait captifs voici qu'ont été dépouillées les Principautés et les Puissances (Col 2, 14-15) auxquelles nous avait soumis la justice divine ; voici enfin qu'a été apaisé Dieu notre Père (cf. Rm 5, 1) par cette victime unique immolée sur la croix (cf. Ep 2, 16) : depuis lors, la mémoire est restaurée par l'enseignement de la Sainte Écriture, l'intelligence par le sacrement de la foi, et la faculté d'amour par un accroissement quotidien de la charité. »

Un texte du Nouveau Testament permet de bien saisir toute l'œuvre rédemptrice du Christ, et ses implications dans la vie des baptisés : c'est ce qu'on appelle l'hymne aux Philippiens (Ph 2, 6-11) ; le verset 7, notamment, situe le rôle central du Christ : « *Lui, de condition (forma) divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'anéantit lui-même prenant condition (forma) d'esclave.* » La kénose du Fils l'a fait passer de la « *forma Dei* » à la « *forma servi* » pour nous ré-former, nous remettre en forme, nous faire passer de la dissemblance à la ressemblance. En effet, par le péché, nous sommes dans la "forme d'esclave", asservis aux forces du mal : en nous, l'image de Dieu est déformée. Mais, grâce au Christ qui est la parfaite Image du Père, l'image de Dieu est restaurée ; en Christ, par Lui et avec Lui, nous passons de la « *forma servi* » à la « *forma Dei* », nous ne sommes plus esclaves du péché mais en voie de divinisation. Il suffit de consentir à ce salut que Dieu nous offre ! Consentir, c'est accepter d'être replacés dans la dynamique de l'amour.

En effet, seule la charité – c'est-à-dire le « oui » donné à Dieu, à l'opposé du « non » des origines – ce refus que nos auteurs appellent convoitise, c'est-à-dire égoïsme – peut opérer en nous cette transformation, ce passage de la « *forma* » d'esclavage à l'égard du péché à la « *forma* » de filiation divine. Or, dans la pensée de nos auteurs, la vie monastique, plus et mieux que toute autre forme de vie, est précisément cette école de charité dont l'homme pécheur a besoin pour revenir à Dieu. Et la contemplation – que la vie monastique cherche à promouvoir – est essentiellement une restauration de la charité, un engagement de la personne sur la voie de l'amour oblatif, une participation à la vie trinitaire du Dieu-Amour.

La lettre 18 de saint Bernard a été écrite au cardinal Pierre qui voue à Bernard une admiration sans bornes. Celui-ci essaye de tempérer ses élans d'admiration, en lui faisant remarquer que la réputation qu'on lui a faite ne correspond pas à ce qu'il est en réalité. Et il passe alors à une considération plus large en montrant que la vérité se trouve plus haut que nous-mêmes, et que seul est vraiment digne d'être aimé Celui par qui et pour qui nous sommes créés.

Saint Bernard, *Lettre 18 (1-3)* : « En adhérant à Celui qui est toujours et qui est heureux, nous aurions pu, nous aussi, être toujours et être heureux.

Mais je précise, en adhérant non seulement par la connaissance, mais par l'amour. Car hélas, en adhérant à la vérité par la connaissance, mais en s'en écartant par l'amour, c'est-à-dire en aimant à sa place la vanité, "*l'homme est devenu semblable à la vanité*" (Ps 143, 2). Et quoi de plus vain que d'aimer la vanité, et quoi de plus inique que de mépriser la vérité ? Ainsi l'appétit de la vanité, c'est le mépris de la vérité, et le mépris de la vérité, la cause de notre cécité. »

Bernard redit ce qui a été lu chez Aelred : nous sommes créés pour être heureux. Pour ce faire, il ne suffit pas de savoir, grâce à la faculté de l'âme appelée intelligence ou raison, il faut aussi se décider dans tel ou

tel sens, grâce à la faculté volitive que nos auteurs appellent amour. En soi, l'amour est une réalité neutre ; s'il est orienté vers Dieu, il s'appelle « *caritas* » (charité), et s'il se détourne de Lui, il s'appelle *cupiditas* (convoitise) ou « *vanitas* » comme dit Bernard. C'est une façon d'exprimer la dégringolade de l'être humain loin de Dieu : il se tourne vers la vanité, c'est-à-dire vers des réalités qui sont à l'opposé de Dieu et ne peuvent lui procurer le bonheur ; agissant ainsi, il tourne le dos à Dieu qui est vérité. La faculté d'amour dévoyée entraîne donc à sa suite la faculté d'intelligence qui, au lieu de se tourner vers la vérité, se tourne elle aussi vers des réalités vaines, et l'être humain s'engluie tout entier dans la vanité qui ne peut que l'aveugler ; Bernard précise en quoi consiste cet aveuglement :

« Il découle donc de cette cécité que souvent nous aimons et approuvons ce qui n'est pas, à la place de ce qui est, "*car tant que nous sommes dans ce corps mortel, nous cheminons loin*" (2 Co 5, 6) de Celui qui est par excellence.

Mais Celui qui appelle "*ce qui n'est pas comme ce qui est*" (Rm 4, 17) a eu pitié des hommes réduits à rien, pour ainsi dire ; alors que nous ne pouvions contempler par la vue et embrasser pleinement par l'amour cette "*manne cachée*" (Ap 2, 17) – dont parle l'Apôtre, disant : "*Votre vie est cachée en Dieu avec le Christ*" (Col 3, 3) – il nous l'a donnée pour le moment (*interim*) à goûter par la foi (2 Co 5, 7), à chercher par le désir. Par ces deux voies, il nous a ramenés pour la seconde fois du non-être à l'être, et il a fait que nous commençons à être quelques "*prémices*" de cette créature (Jc 1, 18) destinée à être un jour "*un homme parfait, à la mesure de la plénitude de l'âge du Christ*" (Ep 4, 13).

Car si pour nous – qui n'en sommes pas encore là – la foi et le désir en sont le début, en sa présence l'intelligence et l'amour en seront assurément l'achèvement. »

Bernard revient donc à ce qu'il exprimait au début de sa lettre à propos de l'excessive admiration du cardinal Pierre à son égard ; en fait, Dieu

seul est vraiment digne d'être aimé. La manne cachée dont il parle, c'est la vie d'union à Dieu telle qu'elle est voulue pour nous depuis les origines. Cette « manne » est « *goûtée par la foi* » qui prépare à la vision (« *contempler par la vue* »), et elle est « *cherchée par le désir* » qui prépare à « *embrasser par l'amour* ».

Ici-bas, nous sommes « *absents* », loin de Dieu (« nous n'en sommes pas encore là », dit la traduction) ; mais la foi et le désir sont le début de cette transformation qui fera de nous l'homme parfait dont parle la lettre aux Éphésiens. Lorsque nous serons en présence (« *praesentes* ») de Dieu, nous connaîtrons et nous aimerons parfaitement.

Comme la foi conduit à la pleine connaissance ainsi le désir conduit à l'amour parfait. Et s'il est dit : « *Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas* » (Is 7, 9), il n'est pas faux de dire également : "Si vous ne désirez pas, vous n'aimerez pas de façon parfaite". La connaissance est donc le fruit de la foi, l'amour parfait celui du désir. Pour le moment, "le juste vit de la foi" (Rm 1, 17), car c'est le bienheureux qui vit de la connaissance. Pour le moment, le juste soupire après Dieu comme "le cerf après les sources d'eaux vives" (Ps 41, 2), car c'est le bienheureux, qui puise déjà "dans la joie aux sources du Sauveur" (Is 12,3), c'est-à-dire qui se délecte dans la plénitude de l'amour. Donc, comme (*quasi*) par les deux bras de l'âme, l'intelligence et l'amour, c'est-à-dire par la connaissance et l'amour de la vérité, on saisira et on comprendra "avec tous les saints la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur" (Ep 3, 18) ou, en d'autres termes, l'éternité, la charité, la force et la sagesse. Et tout cela, c'est le Christ. Il est l'éternité, car "la vie éternelle, c'est de te connaître, toi, le seul Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ" (Jn 17, 3). Il est la charité, car il est Dieu, et Dieu est charité (1 Jn 4,16). Il est aussi "la force et la sagesse de Dieu" (1 Co 1, 24).

Mais quand cela sera-t-il ? Quand "nous le verrons tel qu'il est" (1 Jn 3, 2) Quand nous l'aimerons selon ce qu'il est. »

Dans le langage des auteurs anciens, « connaître » n'est pas une activité cérébrale mais une compréhension des réalités par connaturalité ; con-naître, c'est « naître avec ». Dès lors, dire que la foi mène à la vision, ou dire qu'elle conduit à la connaissance, c'est la même chose : quand nous serons en présence de Dieu, tout à la fois nous Le verrons et nous Le connaissons. De même, le « bienheureux » – à savoir, celui qui vit dans la béatitude éternelle – jouira de Dieu dans l'amour après l'avoir désiré ici-bas.

À la fin de sa lettre, Bernard cite Rm 8, 19-20 : « *La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu. Si elle fut assujettie à la vanité, c'est bien malgré elle.* » Or, c'est cette vanité répandue dans toutes les créatures qui fait que nous désirons les louanges lors même que nous ne les méritons pas... Nous voyons donc que, pour expliquer à son correspondant une chose toute simple – en l'occurrence la vanité des louanges humaines –, Bernard ne craint pas de présenter les choses d'un peu plus haut, en faisant voir l'enjeu profond de la question. ■

Soeur Gaëtane
Abbaye de Clairefontaine



Abbaye de Clairefontaine - Photo abbaye